

Elle mit une main toute frémissante sur le bras de l'avocat.

—Si vous saviez comme nous fûmes heureux, les premiers jours, je le trouvais beau, brave. Je ne pouvais pas vivre une minute sans lui. J'ai le cœur aimant, inflammable. J'avais donné à cet homme tous les trésors de mon cœur.

Elle s'était rapprochée insensiblement du jeune homme. Elle lui parlait presque bouche à bouche, l'air exalté.

—Il vous ressemblait un peu, poursuivit-elle, il avait la douceur de vos yeux, bien que sa taille et son visage fussent moins distingués. Lui, il semblait m'aimer les premiers jours, mais je m'aperçus bientôt que c'était ma fortune seule qu'il convoitait. Bref, il est devenu si hideux depuis quelques années, au moral comme au physique, que je l'exècre autant que je l'aimais autrefois.

Au fur et à mesure qu'elle approchait sa chaise, George reculait son fauteuil. Il avait pris une mine glacée, presque choqué des manières de cette étrange cliente, gêné de la fixité du regard qu'elle faisait peser sur lui.

—Pour entamer un procès, demanda-t-il, vous avez des griefs ?

—Oh ! monsieur, si j'ai des griefs ! Tous les griefs qu'une femme peut avoir contre un mari. Le mien est un monstre. Il est joueur, débauché, mon argent fond entre ses mains. S'il avait pendant deux années encore la gestion de ma fortune, je finirais sur la paille.

Elle appuya plus fortement sa main sur le bras de Georges.

—Vous seul, monsieur, pouvez me sauver. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

Et ses yeux imploraient le jeune homme. Elle était si belle ainsi, toute son âme dehors, pour ainsi dire, la figure éclairée par le reflet des yeux, que l'avocat tressaillit malgré lui. Il se recula encore.

—Tous ces griefs, madame, dit-il, vous pouvez les prouver ?

—Si je puis les prouver ?

—Sous quel régime êtes-vous mariée ?

Georgette regarda le jeune homme avec un certain embarras. Georges précisa.

—Est-ce sous le régime dotal ou sous le régime de la communauté ?

L'ami d'André Roustan perdit un peu de son aplomb à cette question. Elle ne savait pas trop ce que son interlocuteur voulait dire. Elle réfléchit quelques secondes, puis elle répondit à tout hasard.

—Sous le régime de la communauté.

—La séparation sera plus difficile.

—Avec votre talent !

—Ce n'est pas le talent de l'avocat, à supposer qu'il ait du talent, qui pèse d'un grand poids dans les affaires de ce genre, ce sont les faits. D'ailleurs, il est probable que votre mari se défendra.

Elle s'écria vivement :

—Je l'en défie bien !

—Les maris trouvent toujours moyen de se défendre, répondit en souriant Georges de Fresnières. Il ne faut donc aborder le procès qu'armé de pied en cap. Articulez vos griefs. Réunissons-en les preuves, j'examinerai le tout et je vous dirai si je puis me charger de la cause.

Le jeune homme s'était levé. Elle se leva aussi. Elle se pencha presque à son cou.

—Oh ! oui, vous vous en chargerez, vous ne m'abandonnez pas !

Il se dégagea doucement.

—Je ne vous promets rien encore. Il faut que je sois fixé avant sur la nature de la cause.

—Vous me demanderez ce que vous voudrez. Je suis riche encore.

—Je n'ai jamais obéi à une question d'argent.

Il salua profondément et conduisit la comtesse à la porte de son cabinet.

—Et quand pourrai-je vous revoir ?

—Tous les matins, de neuf à dix heures, et tous les soirs, de cinq à sept.

—Je reviendrai.

Georgette inclina la tête et sortit dignement. Elle était outrée.

—Ours, va ! cria-t-elle quand elle fut dehors.

Rue Pierre Charron, Roustan l'attendait avec impatience.

—Eh bien ! s'écria-t-il en la voyant. As-tu fait un premier pas ?

—Oui, en arrière.

Et elle raconta son entrevue avec des gestes furieux.

—Avait-on vu un nigaud pareil ! Elle était assez belle, pourtant, pour être remarquée, pour faire impression.

Roustan sourit de cette explosion.

—Ne te désespère pas, va, nous arriverons.

—N'empêche que ce soit un fier crétin !

Et de rage, elle jeta son chapeau à la volée à travers la chambre.

XIII

Les avocats sont habitués à recevoir tant de visites excentriques, surtout des visites féminines, que c'est à peine si celle de la prétendue Georgette de Crémone préoccupa Georges de Fresnières. Au bout d'une demi-heure, quand il eut entendu le récit d'autres infortunes conjugales ou financières, il n'y pensa plus. Il était persuadé du reste, qu'il ne la reverrait plus. Sa surprise fut donc grande quand il la retrouva chez lui au sortir du palais. A son entrée, elle se leva et montrant une liasse de papiers qu'elle tira de son sein :

—J'ai les pièces, monsieur.

Il la salua légèrement, la fit passer devant lui dans son cabinet.

—Entrez, madame.

Elle avait changé de toilette et sa nouvelle mise lui allait mieux encore que celle du matin, faisant ressortir davantage l'éclat de sa chair, l'élégance de sa taille. Elle avait la physionomie plus calme, plus reposée. Pas d'exaltation de geste et de regard comme dans sa visite précédente. La première tactique ne lui ayant pas réussi, elle en avait changé. Elle avait le visage fier, un peu hautain.

Georges de Fresnières était tout décontenancé. Est-ce qu'il se serait trompé ? Est-ce qu'il avait affaire à une vraie grande dame ? Est-ce que le procès était sérieux ? Il s'inclina plus profondément qu'en entrant, lorsqu'elle passa devant lui pour pénétrer dans son cabinet. Il lui offrit avec empressement un de ses meilleurs fauteuils. Elle souriait malicieusement sous sa voilette. Elle lui tendit son paquet de papiers, qu'il défit et parcourut rapidement.

Il y avait le contrat de mariage de la comtesse, car